



LES ARAIGNÉES

PAR DICK TOMASOVIC



L'ARACHNOPHOBIE DU CINÉMA

↑
Kevin (Macaulay Culkin) dépose une araignée sur le visage apeuré du cambrioleur Marv (Daniel Stern) dans *Maman, j'ai raté l'avion* (1990).

Les petites bêtes ne mangent pas les grosses, vous disait votre maman. Pourtant, elle était la première à hurler à la vue d'une araignée dans la baignoire. Dans les films comme dans la vie, le frisson a huit pattes. Mais au cinéma, les pattes velues sont bien plus grandes...

LES COULEURS

sont chatoyantes (un superbe Technicolor). La musique est entraînante. Le chanteur, littéralement suspendu à un fil, entame une chorégraphie gracieuse en interprétant son numéro face caméra. Mais il ne faut pas s'y tromper, ce splendide petit dessin animé, qui commence comme une réjouissante comédie musicale, va se poursuivre entre petits frissons et grand effroi. Ce chanteur n'est autre qu'une grosse araignée aux repoussantes pattes noires et velues, au visage maléfique et à l'appétit vorace. La créature terrifiante tient un hôtel dont chaque chambre est en vérité une cellule qui retient de pauvres petits insectes à la merci de la terrible araignée. Heureusement, un jeune couple de moucheron en voyage de noces qui pensait faire une escale dans une petit hôtel romantique entreprend de libérer les détenus de cette auberge de la terre. *THE COBWEB HOTEL* est un cartoon réalisé par Dave Fleischer en 1936, qui rivalise d'inventivité avec les *Silly Symphonies* de Disney. Il est vrai que la figure de l'araignée est une star récurrente des cartoons des années 1930 : elle traverse l'écran pour ouvrir le ballet macabre *THE SKELETON DANCE*¹⁹²⁹ (Walt Disney & Ub Iwerks), tente d'avaler le spectateur dans *LES CLOCHES DE L'ENFER* (Ub Iwerks aussi, toujours en 1929), elle joue de la harpe pour attirer dans ses filets des petites mouches dans *THE SPIDER AND THE FLY* ou visite une pyramide remplie de momies dans *EGYPTIAN MELODIES* (tous deux signés par Wilfred Jackson en 1931). Mais *THE COBWEB HOTEL* lui donne un rôle autrement plus prépondérant en insistant sur sa taille démesurée, son physique répugnant et sa perfide cruauté. Un monstre de cinéma est né.

ON SE FAIT UNE TOILE ?



Les araignées animées des studios Disney et Fleischer auront bien entendu une longue descendance. Henry Selick adorera mettre en scène les formes arachnéennes anguleuses (*L'ÉTRANGE NOËL DE MONSIEUR JACK* en 1993, *JAMES ET LA PÊCHE GÉANTE* en 1996 et surtout *CORALINE* en 2009) tandis que du côté de l'image de synthèse, les animateurs oscilleront entre

stylisation géométrique et hyperréalisme, sujet d'épouvante et traitement attendrissant jusqu'au comble du mignon (1001 *PATTES* de John Lasseter et Andrew Stanton en 1998, *LE PETIT MONDE DE CHARLOTTE* de Gary Winick en 2006, *MINUSCULE* d'Hélène Giraud et Thomas Szabo en 2014, *LUCAS THE SPIDER* de Joshua Slice en 2018, etc.). Plus largement, le cinéma aura souvent associé l'enfance et l'araignée, sans doute parce qu'elle est une créature monstrueuse à taille d'enfant. L'affronter témoigne d'une immense bravoure (l'araignée est un passeport pour l'aventure exotique dans le genre du *serial*, ce dont sauront se souvenir George Lucas et Steven Spielberg en 1981 dans *LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE* lorsque Indiana Jones, explorant un temple péruvien rempli de tarentules qui lui grimpent sur le dos, repousse les créatures aux morsures létales avec une stupéfiante placidité, en utilisant presque délicatement son inséparable fouet comme simple repoussoir).

Mais la toile tissée de l'araignée, inscrite dans une longue tradition culturelle et mythologique, renvoie aussi métaphoriquement au fil du destin, au poids de la fatalité ainsi qu'à l'idée d'un inéluctable parcours initiatique. L'araignée s'inscrit ainsi dans un rituel de passage de l'enfance à l'âge adulte. Reviennent alors en tête les images de l'entrée de la grotte du Mal de Dagobah, dans le premier *STAR WARS*¹⁹⁷⁷ (Lucas), dans laquelle doit pénétrer le jeune Luke pour affronter son destin et l'image terrifiante de Dark Vador, celles de la toile bucolique tendue entre deux branches et surcadrant de manière inquiétante le visage si juvénile du petit orphelin au début de *L'ENFANCE D'IVAN*¹⁹⁶² d'Andreï Tarkovski, celles d'*HARRY POTTER ET LA CHAMBRE DES SECRETS* (Chris Columbus, 2002) lorsque Ron et Harry s'enfoncent dans la forêt interdite à la recherche d'Aragog et des araignées géantes, celles de *MAMAN, J'AI RATÉ L'AVION*¹⁹⁹⁰ (Chris Columbus, encore) puisque le jeune Kevin McCallister doit s'allier à une tarentule pour repousser les deux criminels qui tentent de cambrioler sa maison, ou encore, moins burlesque et plus poétique, celle de la toile au premier plan de la séquence, mi-féérique mi-cauchemardesque, des enfants s'enfuyant en barque dans *LA NUIT DU CHASSEUR*¹⁹⁵⁵ (Charles Laughton). Sans oublier, bien sûr, le jeune Peter Parker qui, en pleine visite scolaire dans un laboratoire scientifique et alors qu'il prend le prétexte du reportage pour photographier

→

la belle Mary Jane, se fait mordre par une araignée radioactive. Le réalisateur Sam Raimi, dans SPIDER-MAN²⁰⁰², va d'ailleurs insister sur la dimension du *fatum* qui se joue dans cette scène culte en faisant d'abord apparaître la toile et son araignée à l'avant-plan d'une image construite en une plongée vertigineuse, menaçante et de mauvais augure pour les personnages au sol, puis en suivant, sous la forme d'un montage alterné, sans suspense mais sous tension, la longue descente du petit arachnide rouge et bleu, avant de l'observer se faufiler entre les doigts du jeune homme pour finir, par un gros plan aussi amusant que traumatisant, par montrer l'arthropode plantant ses crocs dans l'épiderme de sa victime, scellant à jamais le destin du futur héros. À partir de cette scène, Sam Raimi racontera par le détail les mutations du jeune homme, tant corporelles (le jet de toile organique...) que philosophiques (les dilemmes moraux).

Il est intéressant de constater que l'araignée peut autant et à la fois figurer l'image du destin et incarner l'idée de la peur primale. Comme la peur du noir, du sang, de l'abandon ou des monstres, la peur des araignées est une phobie de l'enfance très spécifique de l'aspect archaïque des angoisses liées à cette période. En principe transitoires, ces angoisses primitives disparaîtront peu à peu au cours de l'évolution des individus, à mesure du développement de leur travail psychique, mais peuvent aisément se voir rappelées par les puissances de la fiction et de la représentation, toujours capables de réveiller l'enfant qui sommeille en chacun de nous (d'une certaine manière, le « flagelleur mental » à la forme arachnéenne de la série STRANGER THINGS²⁰¹⁶ des frères Duffer incarne parfaitement cette conception). On comprend peut-être mieux dès lors l'attachement cinématographique naturel de l'araignée à l'enfance ou l'adolescence et, parfois, son établissement en parfait symbole de trauma, ce que Ingmar Bergman a d'ailleurs mis en jeu dans le célèbre prologue de PERSONA¹⁹⁶⁶, sorte de poème surréaliste qui fait se succéder les images troublantes et choquantes, parmi lesquelles le gros plan terrifiant et violemment contrasté d'une araignée noire et velue sur un fond blanc éclatant, qui trouvera un stupéfiant écho visuel dans l'avant-dernier plan de la séquence lorsqu'un enfant promènera sa main sur un écran de cinéma sur lequel s'affichent les gros plans des actrices du film, telle une araignée marchant sur leur visage. Un frisson haptique.

LA PETITE BÊTE QUI MONTE



L'araignée et sa toile peuvent aussi, bien sûr, venir imager le désir sexuel naissant, mais révèlent alors tout aussi rapidement les dangers de la tentation. La femme fatale est bien sûr une femme araignée, comme le démontre l'éclairage expressionniste d'ASSURANCE SUR LA MORT, réalisé par Billy Wilder en 1944, qui emprisonne à son insu Walter (Fred MacMurray) dans la toile de Phyllis (Barbara Stanwyck) lors de la visite à son domicile (elle le convaincra bientôt d'échafauder le meurtre de son mari).



↑ La gigantesque araignée dans *Tarantula!* de Jack Arnold (1955).



↑ Bilbo face aux araignées géantes dans la Forêt Noire dans *Le Hobbit : La Désolation de Smaug* (2013).



↑ L'araignée radioactive prête à mordre Peter Parker dans *Spider-Man* (2002).



↑ La géante araignée de glace et ses petits dans *The Mandalorian*, épisode 10 (2020).

Paul Verhoeven gardera cette leçon de mise en scène des ombres dans *BASIC INSTINCT*¹⁹⁹² lors de la fameuse scène d'interrogatoire au commissariat de Catherine Tramell (Sharon Stone), ce personnage équivoque capturant dans sa toile tous ces inspecteurs de police chevronnés comme autant de stupides petites mouches aveuglées par leurs instincts primaires. Naturellement, les espionnes séductrices seront associées à l'araignée (Black Widow/Scarlett Johansson dans les films Marvel). D'ailleurs, James Bond, lorsqu'il ne se laisse pas entraîner par une belle espionne dans son lit, se réveille avec une tarentule à ses côtés (Sean Connery, paralysé par la peur, dans *JAMES BOND 007 CONTRE DR NO* de Terence Young en 1962).

En fait, l'apparition d'une araignée sur un écran de cinéma semble souvent s'apparenter à une image obscène, dérangement et repoussante. Pour la psychanalyse, une phobie, comme celle des araignées, est la conséquence du refoulement d'une motion pulsionnelle, d'un interdit émanant du surmoi. Le danger se déplace de l'interne vers l'externe et l'affect d'angoisse se fixe sur un objet extérieur. Peu nous importe que l'araignée soit en réalité un animal très aimable et plutôt craintif (elles éloignent les insectes, aident à soigner certaines maladies et gardent les maisons saines, dit-on), que seules 200 espèces des 49 000 connues à ce jour soient dangereuses pour l'homme et que leur exceptionnelle anatomie soit un prodige de la nature, rien ne semble pouvoir nous guérir de notre arachnophobie si culturellement ancrée. Peur du rampant, peur du tactile, peur de la morsure, peur du venin, peur du poil, peur de l'organique, peur de la reproduction, peur du sexe, peur de l'autre..., l'araignée cristallise nos peurs les plus primales et le cinéma nous les jette à la figure en l'inscrivant dans un registre visuel quasi pornographique.

D'ailleurs, il n'existe pas de petite araignée au cinéma. Soit le travail du cadrage la rend immense (l'obscurité du gros plan), soit le récit fantastique, s'adossant à la magie des effets spéciaux, la transforme en monstre gigantesque : *TARANTULA!* de Jack Arnold en 1955 (une araignée qui a reçu un produit de croissance et dont la taille ne cesse d'augmenter s'échappe de son laboratoire et s'apprête à détruire une ville), *EARTH VS. THE SPIDER* de Bert I. Gordon en 1958 (une araignée géante sort de sa grotte pour ravager une communauté rurale), *ARAC ATTACK* d'Ellory Elkayem en 2002 (dans lequel des araignées, entrées en contact avec des produits chimiques, attaquent une paisible ville du fin fond de l'Arizona). Sans oublier, bien sûr, les apparitions très impressionnantes d'arachnides géantes dans *LE VOLEUR DE BAGDAD*¹⁹⁴⁰ (la version Technicolor de Ludwig Berger, Michael Powell et Tim Whelan) ou le *KONG: SKULL ISLAND* (de Jordan Vogt-Roberts en 2017) où de pauvres militaires se font empaler par les pattes acérées des monstres géants, ou encore nombre de films de Peter Jackson qui les affectionne tout particulièrement (les trilogies du *SEIGNEUR DES ANNEAUX*²⁰⁰¹⁻²⁰⁰³ et du *HOBBIT*²⁰¹²⁻²⁰¹⁴ et son *KING KONG* de 2005). Mention spéciale aux films fantastiques qui inversent les échelles de plan, comme à la fin de *LA MOUCHE NOIRE* de Kurt Neumann en 1958 (le scientifique qui s'est malencontreusement téléporté avec un insecte se retrouve avec une tête de mouche tandis

que le petit insecte, prisonnier d'une toile d'araignée, est affublé de la tête du scientifique qui hurle à l'aide d'une voix trop faible pour être entendue). Mais de ce point de vue, la scène ultime se trouve dans *L'HOMME QUI RÉTRÉCIT*¹⁹⁵⁷, le chef-d'œuvre de Jack Arnold : le pauvre Scott Carey (Grant Williams), dans l'une des scènes les plus homériques de toute l'histoire du cinéma, doit affronter la banale araignée de sa cave qui devient de plus en plus grande et dangereuse à mesure qu'il rapetisse inéluctablement.

APPELÉES À RÉGNER



Une double poétique travaille les films de genre consacrés aux arachnides. D'une part, une logique d'invasion, très typique des films d'araignées géantes (les principes des attaques sur la ville), mais aussi des films de science-fiction qui attribuent à leurs entités extraterrestres belliqueuses des formes arachnéennes (*THE GIANT SPIDER INVASION* de Bill Rebane en 1975, *STARSHIP TROOPERS* de Paul Verhoeven en 1997 et, un peu plus lointainement peut-être, toute la saga *ALIEN* débutée par Ridley Scott en 1979 et ses *facehuggers* qui pondent dans la bouche de leur victime). D'autre part, un principe d'intrusion, davantage réservé aux araignées de plus petite taille dont on suit, sur le mode de l'infiltration perverse, les conquêtes des corps humains (l'araignée qui se glisse dans la bouche de John C. Reilly dans *LES FRÈRES SISTERS* de Jacques Audiard en 2018) et des espaces du refuge domestique : *L'HORRIBLE INVASION* de John « Bud » Cardos en 1977 avec William Shatner en courageux vétérinaire aux prises avec des centaines de mygales agressives et venimeuses, mais aussi une scène particulièrement effrayante qu'aucun enfant n'a oubliée pour le film familial *JUMANJI*¹⁹⁹⁵ (Joe Johnston), ou encore et bien sûr la référentielle et réjouissante comédie d'horreur produite par Steven Spielberg, *ARACHNOPHOBIE*¹⁹⁹⁰, réalisée par son ami Frank Marshall et portée par les numéros drolatiques de Jeff Daniels et John Goodman qui s'amuse des codes de la série B.

Si les scènes d'araignée peuvent osciller entre ces deux poétiques (qui ne sont cependant aucunement exclusives l'une de l'autre – l'épisode 10 de la série *THE MANDALORIAN*, réalisé par Peyton Reed en 2020, avec la terrible attaque des araignées des glaces qui prennent d'assaut le vaisseau spatial du héros, en est un exemple magistral), il faut y ajouter généralement l'idée de la prolifération (l'effet grouillant et immaîtrisable des multitudes – l'araignée, petite ou géante, est rarement solitaire dans les films d'épouvante).

Dans tous les cas, et particulièrement dans le cinéma américain, la figure de l'araignée ordonne la question du combat pour la possession d'un territoire, qu'il s'agisse de protéger son sanctuaire ancestral ou de conquérir les cités urbaines modernes, menaçant et moquant toujours ainsi la folle prétention des hommes à vouloir dominer la nature. Quatre pattes ne suffiront jamais pour être appelé à régner. ●